

LÉON-PAUL FARGUE



L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1932, 1939.*

Extrait de la publication

Léon-Paul Fargue est né le 5 mars 1876. Il fait de bonnes études au collège Rollin, au lycée Janson-de-Sailly, puis au lycée Henri-IV où il se lie avec Alfred Jarry.

Étudiant à la Sorbonne, il hésite entre la littérature, la peinture, la musique. Il participe à la création de revues : *Croisade*, avec Francis Jourdain et Maurice Tourneur, *L'Art littéraire*, avec Alfred Jarry. Le *Mercure de France* publie bientôt ses poèmes.

En 1909, il rencontre Valéry Larbaud à l'enterrement de Charles Louis Philippe, et ce sera le début d'une amitié importante.

À son « maître » Stéphane Mallarmé, il voue une grande admiration. En 1932, il est élu membre de l'Académie Mallarmé.

Dans les années d'après-guerre, Fargue dirige la revue *Commerce* avec Jean Paulhan, Valéry Larbaud et Paul Valéry. En 1943, au cours d'un repas avec Picasso, il est frappé d'hémiplégie et restera paralysé. Il reçoit en 1946 le Grand Prix de la Ville de Paris et il meurt le 24 novembre 1947, chez lui, boulevard Montparnasse. Durant toute sa vie, Léon-Paul Fargue aura fait preuve d'un individualisme si marqué qu'il refusa d'intégrer quelque mouvement que ce soit, comme le surréalisme, dont certaines conceptions lui étaient proches.

Son œuvre comprend des poèmes en prose et en vers : *Trancrède*, *Pour la musique*, *Vulturme*, *Haute solitude...*, et aussi des proses et des essais : *Sous la lampe*, *D'après Paris*, *Le piéton de Paris*, *La lanterne magique...*

Le piéton de Paris

A Madame Paul Gallimard.

Par ailleurs

Souvent, je vois entrer dans ma chambre, encore éventée de ces lueurs spectrales et de ces grappes de tonnerres qu'échevèlent dans Paris les camions des Halles, je vois entrer, et pas plus tard qu'hier, quelque camarade ou quelque collègue, journaliste ou poète, qui me demande, qui me somme parfois de lui donner quelques lumières sur ma façon de travailler. Singulière question. Du moins, pour moi. Pour cet homme encore errant parmi les draps et les songes, étayé de fantômes, jouant à saute-mouton avec des vies antérieures, que je suis au matin. Ma méthode de travail ? Quelle serait-elle ? Et d'abord, en aurais-je une ? Serais-je l'esclave de quelque discipline régulière ? Serait-il vrai que je retrouve, pour sortir de la forêt, toujours le même sentier, que mes pas se posent sur les mêmes feuilles ?

La question me redescend vers le rêve. Je comprends qu'elle contienne, pour certains, certaines doses d'intérêt. Ne sommes-nous pas, nous autres gens de méditations, de ruminations et d'encre, semblables aux prestidigitateurs dont on aimerait de savoir comment ils s'y prennent pour faire sortir des truites de leur canotier ?

— Voyons, Monsieur, me disait un jour une belle femme avide de s'instruire. Nous voici ensemble devant ce

canal Saint-Martin pour lequel vous professez une passion malade. Nous nous penchons ensemble sur cette eau immobile et sombre. Aucune voix ne monte pour moi de ce spectacle qui vous dit tant de choses. Demain, cependant, je lirai sous votre signature, dans quelque revue, des observations qui me frapperont par leur justesse ou leur poésie. Comment faites-vous ?

Ce « Comment faites-vous ? », on sait qu'il a poinçonné, comme un taon, les oreilles de Racine, de Baudelaire, du père Hugo, de Mallarmé, de Rimbaud, de Cézanne, de Debussy ; qu'il travaille celles de Valéry, de Picasso, de Pierre Benoit, de James Williams, de Joe Louis, de Di Lorto, de l'homme qui a vaincu la roulette, aussi bien que celles, plus ductiles encore, de Greta Garbo. Il y a, dans l'Art et dans le Sport, des questions de chambre noire et d'alambic qui passionnent les foules. Et je me mets à leur place. Quand j'étais jeune, je rêvais des minutes entières sur une image qui représentait un pygargue en train d'enfoncer, la tête sous l'eau, ses serres dans le dos d'un gros brochet. J'imaginai le rapace planant à une hauteur considérable au-dessus de la rivière, et, brusquement, aussitôt qu'il avait aperçu le poisson dormant et niellé, fondant sur lui, comme un parachute qui ne se serait pas ouvert. Mais il lui fallait encore amener la proie sur le rivage, c'est-à-dire nager, sortir de l'eau, encombré d'ailes, de griffes, d'écaillés et de liquide. Il y avait là pour moi une série de mystères admirables, d'enchaînements et de lois où je voyais souvent quelque clef du monde.

Mais que répondre aujourd'hui au collègue désireux de connaître comment je donne, moi, ce coup de serres dans un autre milieu, ou plutôt ce coup de filet, comme disait mon vieux Thibaudet ? Je ne sais. Ou plutôt, je sais que je

n'ai pas de méthode. Ce n'est pas qu'une force obscure et malicieuse me rende somnambule tout à coup et m'oblige à poser les deux coudes sur la table. Je ne tiens guère à l'inspiration.

Qu'on veuille bien m'excuser de risquer ici quelques semble-paradoxes auxquels je tiens comme à la racine de mes yeux. Je ne me fie pas trop à l'inspiration. Je ne me vois pas, tâtonnant parmi les armoires et les chauves-souris de ma chambre, à la recherche de cette vapeur tiède qui, paraît-il, fait soudain sourdre en vous des sources cachées d'où jaillit le vin nouveau. L'inspiration, dans le royaume obscur de la pensée, c'est peut-être quelque chose comme un jour de grand marché dans le canton. Il y a réjouissance en quelque endroit de la matière grise ; des vellétés s'ébranlent, pareilles à des carrioles de maraîchers ; on entend galoper les lourdes charnes des idées ; les archers et les hussards de l'imagination chargent le papier net. Et voici que ce papier se couvrirait, comme par opération magique, et comme si, à de certaines heures, nous sentions, sur cette plage qui va d'une tempe à l'autre, le crépitement d'une mitrailleuse à écrire ? L'inspiration, en art, me fait l'effet d'un paroxysme de facilité. Et je lui préférerais encore l'intention, autre microbe, mais plus curieux.

Second point : l'art littéraire ne m'intéresse que dans la mesure où il est plastique. Et, de même que Thibaudet avait distingué chez quelques auteurs un romanesque de la psychologie plus subtil que celui des péripéties, j'aime, moi, une certaine plastique des états de l'âme. Ne me confondez pas, s'il vous plaît, avec les Parnassiens, que, d'ailleurs, j'admire, ayant un faible pour les orfèvres contre les quincailliers. Les Parnassiens étaient hallucinés par le bas-relief. Moi, je me suis laissé appeler par les géographies secrètes, par les matières singulières, aussi par

les ombres, les chagrins, les prémonitions, les pas étouffés, les douleurs qui guettent sous les portes, les odeurs attentives et qui attendent, sur une patte, le passage des fantômes; des souvenirs de vieilles fenêtres, des fumets, des glissades, des reflets et des cendres de mémoire.

Que de fois n'avons-nous pas parlé de la chose avec Charles-Louis Philippe ou avec Michel Yell! Il faut, disais-je, que l'un de nous se décide à écrire ce que l'on n'écrit pas. Car, en somme, en dehors de certains chefs-d'œuvre, aussi nécessaires au rythme universel que les sept merveilles du monde, et qui finissent par se confondre avec la nature, avec les arbres, avec les visages, avec les maisons, l'on n'écrit rien. Personne ne fait véritablement ressemblant. Autre chose aussi sollicitait notre angoisse. C'était le poids toujours constant, toujours présent, et sur une seule impression, du monde entier, matières, bruits, souffles, croisillons étranges, souvenirs. Nous étions là, promeneurs excités du boulevard de la Chapelle, fixés sur un seul point de la vie éternelle, sur un seul furoncle du tourbillon. Et cependant des rois mouraient, un crime s'équarrissait, une paire de lunettes glissait d'un nez, les anguilles filaient comme des coups de couteau vers des paradis aquatiques plus tièdes, le garçon du café voisin pleurait dans le demi-setier du client tendre, un tramway montait en râlant de la gare de l'Est, on jouait au bridge chez M^{me} de Jayme-Larjean, il faisait nuit d'hiver ici, et printemps là-bas couleur de thécla... La somme brasseur et polymorphe vivait de son fourmillement. Tout vivait en même temps. La pensée qu'il faudrait des millions et des millions d'années pour décrire la millionième partie d'un instant nous confondait, nous brutalisait, nous figeait sur place. Et je répétais que personne ne se décidait à écrire ce que l'on n'écrira jamais. Alors Philippe, de sa voix bonne,

rude, un peu tordue, jamais oubliée, me disait : « Décide-toi. » Puis nous repartions vers les nuits infinies de nos destinées inconnues, aussi difficiles à prévoir et à définir que l'immensité bouleversante des destinées totales et simultanées de ce qui nous environnait.

Toujours, ma « méthode » de travail a tenu compte de ces terreurs lointaines. Il m'apparaissait naturellement qu'il y avait toutes sortes d'écrivains, et que les différences entre nous étaient aussi formelles que celles qui séparent marguilliers de professeurs de tennis. De bonne heure, je ne me suis intéressé qu'à ceux qui opèrent, si je puis dire, dans les zones précieuses, et se servent d'outils de plus en plus difficiles à trouver, délicats à entretenir. L'écrivain ne m'excite que s'il me décèle un principe physique, que s'il me laisse voir qu'il pourrait travailler de ses mains, peintre, sculpteur, artisan, que s'il me montre le sentiment du « concret individuel ». S'il ne donne pas à son ouvrage un caractère d'objet, et d'objet rare, il ne m'intéresse qu'à la cantonade.

Si je dis parfois qu'il y a tout dans Balzac, Stendhal, Dostoïevsky ou Tolstoï, je m'aperçois qu'il y a bien autre chose chez Rimbaud, Flaubert ou Valéry. Il ne s'agit plus pour moi de décrire, de déduire ou de conclure. Je répugne à l'« expliqué », comme au « raconté », comme au « romancé ». Aussi n'ai-je aucune méthode de travail. J'ai plutôt ma façon de gravir la montagne qui sépare la vallée du papier blanchi du plateau des feuilles noircies. Mais ces pistes demeurent secrètes, même pour moi. Tout ce que je puis révéler, c'est que je voudrais, à mon tour, dire quelques mots de ce qui se passe entre notre âme et les choses, c'est que je voudrais comparaitre à mon tour devant le suprême tribunal et connaître l'état de mon cœur. Sans doute, il y a une première prise de contact. Des

matières, des images sûres, des odeurs irréfutables, des clartés péremptoires viennent à ma rencontre. J'en écris, soit. C'est un premier jet. J'installe ces couleurs de préface sur un large écran. Je tisse une toile. Le stade second consiste à percevoir plus loin, à m'arrêter devant le même spectacle, à me taire plus avant, à respirer plus profond devant la même émotion. Si j'avais quelque jeune disciple à former, je me contenterais probablement de lui murmurer ces seuls mots : « Sensible... s'acharner à être sensible, infiniment sensible, infiniment réceptif. Toujours en état d'osmose. Arriver à n'avoir plus besoin de regarder pour voir. Discerner le murmure des mémoires, le murmure de l'herbe, le murmure des gonds, le murmure des morts. Il s'agit de devenir silencieux pour que le silence nous livre ses mélodies, douleur pour que les douleurs se glissent jusqu'à nous, attente pour que l'attente fasse enfin jouer ses ressorts. Écrire, c'est savoir dérober des secrets qu'il faut encore savoir transformer en diamants. Piste longuement l'expression qui mord et ramène-la de très loin, s'il le faut. » Un de mes plus vieux ancêtres avait inventé quelque chose au Palais du Louvre et à la Fontaine des Innocents. Son arrière-petit-fils (il avait une bonne figure) avait inventé un Dictionnaire ; mon aïeul avait réinventé sa trousse ; mon père avait inventé son verre, ses émaux, sa palette, ses instruments, sa cuisson. Et moi, je cherche à continuer tant bien que mal, en y apportant mon équation de poète chimiste, la taillerie de mes pères...

Mon quartier

Il y a des années que je rêve d'écrire un « Plan de Paris » pour personnes de tout repos, c'est-à-dire pour des promeneurs qui ont du temps à perdre et qui aiment Paris. Et il y a des années que je me promets de commencer ce voyage par un examen de mon quartier à moi, de la gare du Nord et de la gare de l'Est à la Chapelle, et non pas seulement parce que nous ne nous quittons plus depuis quelque trente-cinq ans, mais parce qu'il a une physionomie particulière, et qu'il gagne à être connu.

Il y a trente-cinq ans, on y allumait encore des chauffoirs qui sentaient le pantalon d'homme et la locomotive usée, des chauffoirs plutôt tièdes, mais célèbres dans l'univers misérable, autour desquels les gueux du Tout-Hors-la-Loi venaient se rassembler comme des mouches autour d'un morceau de Munster. C'était le temps où Bruant chantait et faisait chanter :

*Mais l' quartier d'venait trop rupin.
Tous les sans l' sou, tous les sans-pain
Radinaient tous, mêm' ceux d' Grenelle,*

A la Chapelle.

Et v'là pourquoi qu' l'hiver suivant

On n' nous a pus foutu qu' du vent,

Et l' vent n'est pas chaud, quand i' gèle,

A la Chapelle...

Cette sorte de langue a disparu. Aujourd'hui, les gars de la Chapelle et les filles de la rue de Flandre, ou de ces quartiers singuliers que l'Administration a nommés Amérique et Combat, chantent comme des phonographes. Par la radio et le disque, le dix-neuvième arrondissement ressemble, en 1938, aux autres arrondissements. Les tripiers, les avocats qui pratiquent le système du crédit en matière de divorce, les proxénètes que les petits lots de la « Nationale » enrichissent doucement, les figurants des Bouffes du Nord, les employés de la navigation fluviale, les marchands de vins du quai de l'Oise et les garagistes de la place de Joinville sont pour le confort, et ne dédaignent pas d'écouter *Faust* ou la *Neuvième* quand leur haut-parleur huileux et courtaud vomit de la bonne musique.

Contrairement à une légende entretenue dans la cervelle des jeunes bacheliers par des papas casaniers, la Chapelle n'est ni un quartier de crimes, ni un quartier de punaises. C'est un endroit charmant, et même sérieux. Mais sérieux dans le sens où le mot s'applique à un bourgogne, à un cassoulet ou à un brie de Melun. C'est un plat sérieux.

Une preuve de cette dignité nous est fournie par les maîtresses bourgeoises que des industriels ou des représentants du centre parisien viennent retrouver, à la Chapelle ou plus bas, autour des gares du Nord et

de l'Est, dans des restaurants de bons mangeurs, dans des brasseries discrètes et vastes où l'amour est fait pour inspirer à la fois Bourget, Steinlen et Kurt Weil. Maîtresses ornées de grosses bagues et de sautoirs, qui portent le deuil quand leur amant a perdu quelque grand-père, et dont les seins robustes évoquent toute une série de méditations consacrées à la maternité fictive. Maîtresses sérieuses.

Bien sûr, le quartier est aussi celui des femmes pour « sidis », des bagarreurs qui ne peuvent distinguer l'adversaire qu'en fermant à demi les paupières, des chercheurs de « corridas » qui s'échelonnent de débit en débit le long des grands murs de la rue de Tanger ou du canal de l'Ourcq, que les marchands de charbon pour sports d'hiver ont colonisé, baptisé, adopté, donnant aux ruelles leurs noms célèbres sur les sacs. Mais cette faune est parasitaire.

Elle s'est établie à la Chapelle, ou à la Villette. Elle s'est reproduite dans l'atmosphère humide et fumeuse du canal Saint-Martin, dans le jus des abattoirs, pour les raisons qui conduisent les bourgeois à éviter le pittoresque du dix-neuvième.

Si j'ai une tendresse particulière pour cet endroit de Paris, c'est que j'y suis presque né. J'avais quatre ans lorsque mon père s'installa à la Chapelle, là où se trouve aujourd'hui le cinéma « le Capitole », et où il faillit faire fortune en vendant des « plumes miraculeuses écrivant sans encre », qui annonçaient le stylo, et en introduisant dans le marché un nouveau traitement chimique des perles de couleur. Je revins dans le dixième arrondissement, après avoir connu la rue du Colisée, pour entrer au collège Rollin, où je trouvai

Barbusse, qui fut bon élève. Nous habitons rue de Dunkerque.

Avant de revenir dans ce quartier énorme, imposant, étayé par deux gares, nous passâmes par Passy. Mais, la seconde fois, nous nous installâmes dans le dixième pour tout de bon. Une sorte de passion nous ramenait là, boulevard Magenta, puis faubourg Saint-Martin, et j'y serais encore si la Compagnie de l'Est ne nous avait expropriés avant de nous faire remonter rue Château-Landon, à la Chapelle, dans ce cirque grouillant et sonore où le fer se mêle à l'homme, le train au taxi, le bétail au soldat. Un pays plutôt qu'un arrondissement, formé par des canaux, des usines, les Buttes-Chaumont, le port de la Villette, cher aux vieux aquarellistes...

Ce royaume, un des plus riches de Paris en bains publics où l'on attend comme chez le dentiste, est dominé par la ligne aérienne du métro qui le couronne comme un frontail. Vers le Nord, la rue d'Aubervilliers part comme une longue kermesse, pleine de boutiques à en plier. Marchands de pieds de porc, de dentelles au poids, de casquettes, de fromages, de salades, d'arlequins, d'épinards cuits, de chambres à air d'occasion qui se chevauchent, s'entre-pénètrent, s'emboîtent, pareils aux éléments d'un Meccano de cauchemar. On y trouve l'œuf à six sous, le jarret de veau « à profiter », le morceau de brie laissé pour compte par une piqueuse appelée à Charonne un jour de mariage, et, parfois, quelque renard argenté qui n'est plus guère qu'un plumeau, et qui finit à seize francs par mois une existence commencée sur des épaules très « avenue du Bois ».

Le bruit de la ligne Dauphine-Nation, pareil à une

LÉON-PAUL FARGUE



Poète amoureux de l'âme parisienne, éternel flâneur qui sait trouver des trésors au coin de la rue la plus anonyme, Fargue raconte sa ville dans ce livre célèbre, qui aujourd'hui nous restitue le parfum du Paris de l'entre-deux-guerres.

Le quartier de prédilection de Fargue, peu exploré par d'autres écrivains, c'est le boulevard Magenta, Belleville, le boulevard de la Chapelle, la gare de l'Est et la gare du Nord, « vastes music-halls où l'on est à la fois acteur et spectateur ».

Le titre de ce livre est devenu le nom que l'on donne à Fargue. C'est lui qui est à jamais « le piéton de Paris ».



93-X

A 73439

ISBN 978-2-07-073439-9

Extrait de la publication